

La survivance

Une adoration, de Nancy Huston, Actes Sud/Leméac, 403 p.

Evelyne Ledoux-Beaugrand

Numéro 194, janvier–février 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18381ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ledoux-Beaugrand, E. (2004). La survivance / *Une adoration*, de Nancy Huston, Actes Sud/Leméac, 403 p. *Spirale*, (194), 44–45.

LA SURVIVANCE

UNE ADORATION de Nancy Huston

Actes Sud/Leméac, 403 p.

ALORS que dans son précédent roman, *Dolce agonia* (Actes Sud/Leméac 2001), Nancy Huston jouait à Dieu et, au gré de ses désirs, décidait du sort de ses personnages, en particulier de leur mort, dans son plus récent livre, *Une adoration*, elle place cette fois-ci la romancière qu'elle est dans une position pour le moins précaire. Loin de cette domination absolue sur son récit qu'elle faisait sien dans *Dolce agonia*, loin de cette totale liberté de l'écrivain-dieu décrite dans le prologue du roman, Huston souligne plutôt la fragilité de son rôle d'écrivaine et s'en remet presque entièrement aux lecteurs, qu'elle considère avoir le dernier mot sur le récit qui leur est donné à lire. « [C]'est sur vous qu'ils [les personnages] comptent pour les comprendre, de vous qu'ils dépendent pour exister, alors faites attention, c'est important; vous êtes seul juge... comme toujours », nous avertit Huston dès les premières pages d'*Une adoration*, chargeant ainsi le lecteur de la lourde tâche de comprendre, voire d'aimer les personnages afin qu'ils puissent survivre une fois le livre refermé. Car c'est bien de cela qu'il s'agit dans *Une adoration* : de la survivance des êtres à travers l'amour qu'on leur porte, de la survivance aussi de l'artiste, quel qu'il soit, à travers l'œuvre laissée derrière lui. Ce thème qui lui est cher, Nancy Huston l'avait déjà interrogé, quoique différemment, à travers certains de ses écrits, dont *Journal de la création* (Seuil, 1990) et *La virevolte* (Actes Sud/Leméac 1994), où elle se penchait sur les liens unissant la création artistique et la procréation, qui est en soi une autre forme de survivance.

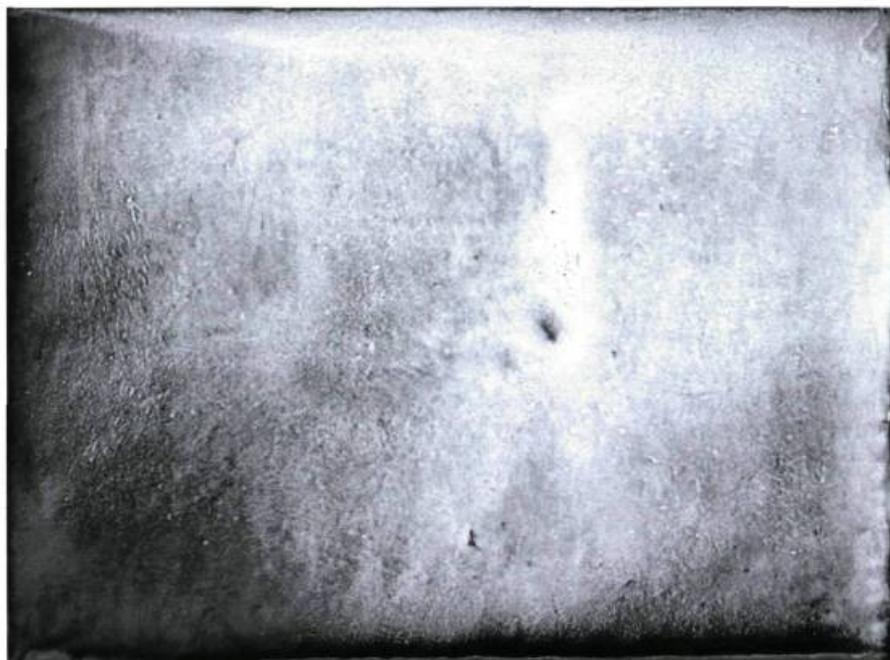
Proximité dans la distance

Présenté sous la forme d'un procès de treize jours — jours qui pourraient être des semaines, des décennies et même des siècles — au cours duquel les protagonistes tentent de résoudre l'énigme entourant la mort de Cosmo, et où le juge n'est nul autre que nous, lecteurs sans cesse interpellés par ces « *Votre Honneur* », *Une adoration* convoque à la barre des témoins une multitude d'êtres, ainsi que quelques objets inanimés telles une baguette de pain et une passerelle, qui ont croisé, de près ou de loin, la vie de Cosmo, célèbre artiste de la scène, mort d'un coup de couteau dans l'abdomen. Mais ce grand procès n'en est pas vraiment un puisqu'il ne se conclut sur aucun verdict, sur aucune sentence, et que c'est aux lecteurs de démêler le vrai du faux, ou devrais-je dire, de décider, parmi ces

récits parfois contradictoires et ces preuves incomplètes, si la mort de Cosmo relève du meurtre compassionnel ou passionnel. Si nous découvrons effectivement, au dixième jour des audiences, lequel de ces témoins a vu, à l'instar de Michael qui piège les bêtes afin de fixer sur la pellicule leur dernier regard, l'ultime éclat dans les yeux de Cosmo avant que la mort ne l'emporte, tout ce déploiement d'êtres et d'objets a surtout pour but de faire revivre l'artiste disparu. Remontant vers son enfance, et bien au-delà, vers des temps où son existence n'était pas encore en germe, c'est sa vie — et la leur par le fait même — bien plus que sa mort que s'emploient à narrer les témoins.

Et qui de mieux, parmi ceux-ci, que Elke, témoin clef du procès, non seulement « *l'amante*

de Cosmo mais sa confidente, sa sœur, son autre soi », pour faire revivre, malgré le fossé creusé par la mort entre ces deux êtres, celui qu'elle a longtemps aimé et côtoyé à distance. L'expert psychiatrique du procès remarque, à juste titre, la récurrence, dans les propos de Elke, de « *la racine grecque tête, loin* », adverbe qui caractérise bien la relation médiante de Elke et Cosmo, qui sont essentiellement liés l'un à l'autre par le biais du téléphone. À des kilomètres du corps de son amante, Cosmo, par sa voix qui détaille minutieusement sa journée et ses rencontres et, en retour, demande à son interlocutrice d'en faire de même, sait se rendre bien réel, présent aux côtés de Elke : « *Croyez-moi : si je n'ai pas un seul instant souffert de l'absence de Cosmo, c'est que je ne l'ai pas ressentie, cette absence. Quand il*



Angèle Verret, *Relation*, 2002, acrylique sur toile, 91 cm × 122 cm. Photo : Richard Max Tremblay.

m'appelait au téléphone, il n'était ni plus ni moins là que d'habitude; affleuraient, simplement, par sa voix, de nouveaux détails. » Loin de Cosmo, dont elle est la plupart du temps séparée, elle a pourtant une connaissance plus profonde et complète de son amant que de ses enfants. Vivant sous le même toit qu'eux, pensant connaître ceux qui sont nés de son corps, Elke apprend, à sa grande surprise, à travers les témoignages de Fiona et de Frank, que ceux-ci lui échappent depuis bien longtemps déjà. Que sous son nez se sont produits des événements qu'elle n'aurait pas pu s'imaginer, qu'elle n'a pas su voir : « *J'ignorais — je l'avoue, Votre Honneur — ce qui se passait ce soir-là entre Frank et Fiona. Et pas seulement ce soir-là, c'est évident... Mais nous ignorons tant de choses... Vous-même, êtes-vous bien certain d'être au fait de tous les dilemmes, obsessions et malheurs intimes de vos proches?* »

La voix de l'écrivaine

Quelle connaissance avons-nous des êtres qui nous entourent? Leur proximité est-elle garante du savoir que nous avons d'eux? Une voix, et en l'occurrence une voix narrative, peut-elle remplacer la proximité physique, la chaleur et la densité d'un corps? Ces questions, Nancy Huston les soulève par le biais de certains personnages qui doutent qu'une proximité réelle ait pu exister entre Cosmo et Elke en raison de leur éloignement physique, mais c'est aussi et surtout en tant que romancière, une romancière qui ne cesse de se manifester tout au long du récit, qu'elle les pose aux lecteurs, souhaitant que ses mots puissent donner vie aux personnages, nous les rendre réels et proches : « *Pour vous, Votre Honneur, ce ne sera malheureusement que des mots, encore et toujours. Je m'efforcerai de vous rendre Cosmo aussi réel que possible mais en matière de littérature, je le constate chaque jour à mon dépit, le possible a des limites qui sont celles de la page imprimée. Si Cosmo, tout chaud, tout palpitant de vie, devait jaillir de la page et atterrir dans votre giron [...] que diable en feriez-vous?* » Et en effet, que ferions-nous de la présence physique de Cosmo ou de tout autre personnage? Cette présence, nous dit la romancière, s'avérerait bien embêtante pour les lecteurs que nous sommes : nous nous verrions dans l'obligation de quitter notre anonymat et de « *faire la conversation avec ce parfait inconnu, lui permettant de [n]ous dévisager, de s'intéresser à [n]otre vie privée et de formuler à [n]otre sujet des jugements hâtifs* », bref à devenir nous-mêmes personnages. La rassurante « *asymétrie* » — que la romancière qualifie, pour sa part, de terrorisante — entre lecteurs et personnages serait ainsi rompue.

Mais cette asymétrie, déplorée par la romancière qui n'y voit qu'une difficulté supplémentaire à sa tâche (« *Si je ne sais rien de vous, comment vous convaincre de ce qui me tient à cœur?* », questionne-t-elle), n'est-elle pas inhérente à la littérature dont la nature même est d'être illusion? Illusion d'une proximité que

viennent créer les mots de la romancière, illusion d'une distance comblée entre le texte et la vie : « *Quand mes mots en auront fini avec lui, vous aurez de Cosmo une connaissance plus profonde et plus intime que si vous receviez soudain sur vos genoux le poids et la chaleur de son corps matériel.* » La romancière affirme avoir choisi Elke en tant que porte-parole; c'est à travers elle qu'elle fait entendre sa propre voix. Ce choix n'est pas anodin : non seulement le travail d'Elke, serveuse au bistrot *La Fontaine*, l'amène-t-il à écouter quotidiennement une multitude d'histoires, à servir ses clients tout en prêtant oreille à leurs récits, mais elle possède aussi le don de retenir toutes ses histoires qu'elle se plaît, par la suite, à raconter autour d'elle. Or, bien qu'elle fasse porter sa voix par Elke, c'est plutôt à Cosmo, en raison de son aptitude à faire vivre des êtres inexistantes et même à donner vie et voix à des objets, que l'on peut l'associer. Car celui qui, à une lettre près, personnifie le cosmos, prête, à l'instar de l'écrivaine, sa voix à des êtres, connus ou inconnus, à des objets et des lieux, changeant de peau constamment afin d'incarner, entre autres, une enfant, un vieux couple encore amoureux par-delà la mort, et même, un port.

Hériter et transmettre

Si la romancière se présente comme un simple relais entre les lecteurs que nous sommes et les protagonistes d'« *une histoire vraie* » dont elle a néanmoins « *changé les noms bien sûr* », de même que « *l'époque, les métiers, les dialogues, l'ordre des événements et leur signification* », Cosmo fait lui aussi figure de maillon. À travers son « *œuvre* » ou sa « *vieœuvre* », où public et privé se trouvent « *en parfaite continuité* », il lie ensemble vie et art. Mais sa vie et sa création artistique n'occupent pas une part égale chez Cosmo qui se réfugie derrière son art, s'efface derrière ses personnages auxquels il prête sa voix ainsi que son corps. Même loin des planches, Cosmo est toujours en représentation; constitué de la somme des personnages qu'il incarne, il disparaît complètement derrière ceux-ci. Lorsqu'on l'accuse de se servir des gens qu'il rencontre, d'en faire des personnages pour ses spectacles, Cosmo réplique qu'il « *leur confère l'immortalité* ». En conférant ainsi l'immortalité à ses personnages, c'est aussi sa propre immortalité dont l'artiste s'assure, lui qui a « *pris la décision (inconsciemment s'entend) de n'être, lui-même, personne, mais de porter en lui le monde des autres, de tous les autres* ». Il capte ces mondes, ces vies, ces moments de l'existence parfois anodins, voire informes, en fait des récits et, par « *ce miracle qui fait le tissu même de notre existence* », les transmet : « *des images qui étaient dans la tête de Cosmo sont venues dans la mienne, des fragments de sa vie sont devenus fragments de la mienne... et désormais de la vôtre.* »

S'il est, bien souvent, l'instigateur de cette chaîne de transmission, courroie principale qui capte, transforme et transmet les récits, Cosmo

est lui-même le résultat de transmissions, l'aboutissement d'une généalogie. Car n'être personne n'empêche pas Cosmo, alias Charles Philippe, d'être bel et bien inscrit dans une histoire familiale dont il porte les traces et les conflits. C'est d'ailleurs cette histoire familiale, nécessairement imbriquée dans l'histoire du village qui a vu naître Cosmo, que retracent, avec lenteur et bon nombre de digressions, la multitude de voix narratives d'*Une adoration*. Entrelacées, nouées l'une à l'autre, ces voix sont à l'image des histoires personnelles qu'elles portent : accrochées, quelquefois malgré elles, les unes aux autres. Chacune d'entre elles hérite de ce qui s'est déroulé avant et lègue, à ceux et celles venus après, des éléments qui prennent place, souvent à leur insu, dans leur histoire personnelle.

« *[I]l s'agit ici de faire éclater la vérité certes mais où commence et où se termine la vérité d'une histoire comme celle-ci?* », questionne Fiona. *Vous avouerez que c'est pas une question facile; pour vous dire toute la vérité, il faudrait qu'on remonte à l'homme de Cro-Magnon.* » Où débute et où se termine l'histoire d'une vie? Dans *Une adoration*, la vie et la mort ne constituent en aucun cas les balises du récit qui remonte bien avant la naissance de Cosmo et se déploie au-delà de sa mort. S'il en est ainsi, c'est en partie parce que l'histoire de nos existences ne se limite pas à ce temps où nous sommes vivants, mais aussi parce que Cosmo, en dépit du couteau qui lui a transpercé la poitrine, survit à sa mort. Le temps passe durant ce procès qui, au bout du compte, met en scène des spectres appelés, par-delà leur mort, à faire revivre Cosmo. Or, de tous les protagonistes d'*Une adoration*, seul Cosmo n'est pas convoqué à la barre des témoins. Mort, il ne l'est pas tout à fait, car il revit sans cesse, que ce soit à travers ses récits repris par des admirateurs ou dans les souvenirs qu'il a laissés dans la mémoire des vivants. Au grand désespoir de Frank qui aimerait voir disparaître toutes traces de l'artiste, celui-ci est « *[c]omme un feu de brousse... on piétine les flammes ici, elles renaissent là — et là — et encore ailleurs* ». Ainsi, ce roman touffu, qui fait intervenir de nombreux protagonistes — dont on peut douter de la pertinence de certains, comme Don Juan —, présente la création artistique, quelle que soit sa forme, comme gage d'immortalité. En ce sens, la réflexion de Huston semble s'éloigner de ses récits précédents, dont *Journal de la création* dans lequel l'auteure en appelait à réviser nos valeurs qui placent la création artistique avant la procréation, donc l'œuvre avant la vie. Or, dans *Une adoration*, la création artistique n'assure pas, en elle-même, la survivance de l'artiste. L'amour, voire l'adoration, s'avère aussi nécessaire. Lorsqu'elle s'ingénie à préserver la mémoire de Cosmo, c'est d'une autre mission que se sent investie Elke : « *répandre autour [d'elle] l'amour de Cosmo.* »

EVELYNE LEDOUX-BEAUGRAND